

Emmanuel Roblès : le complexe d'Ulysse

Danielle Shepherd
University of Victoria

Je réponds ordinairement à ceux qui me demandent raison de mes voyages que
je sais bien ce que fuis, mais non ce que je cherche
Montaigne, *Essais*, III. 9.

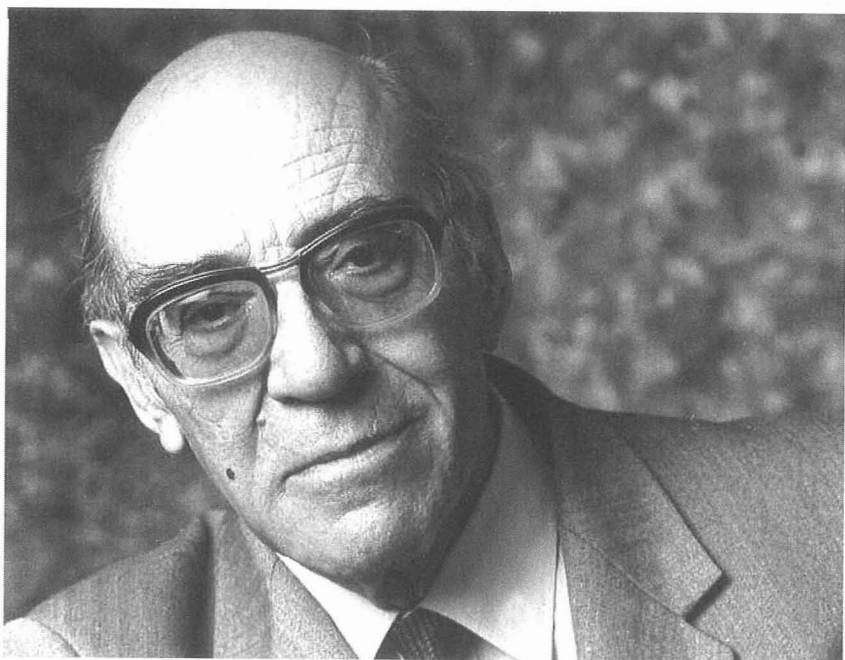
Comme tant d'écrivains-voyageurs, Roblès a lui aussi passé sa vie à parcourir le globe en tous sens. Ce besoin profond, irraisonné, d'un changement (être autre, fuir le temps et le lieu) et cette quête perpétuelle de quelque chose d'indéfini à conquérir, à posséder, qui incite à aller de pays en pays, à changer de cadre et de condition, sont-ils seulement prétexte à mieux cerner une géographie intime et à nourrir une réflexion politique par la rencontre avec l'Autre, comme on l'a beaucoup dit, ou ne marqueraient-ils pas plutôt un véritable complexe¹, celui de l'aspiration de l'inconscient, « du désir jamais éteint qui ne rencontre jamais son objet, celui de la recherche de la mère perdue² » ?

I. La conquête du monde

Toutes les lettres d'Emmanuel Roblès que j'ai reçues, et que d'autres ont certainement aussi reçues, commencent par un « Je reviens de... » ou « je

1 Ce besoin de toujours voyager est plus communément appelé, « complexe de Marco Polo ». Dans le cas d'E. Roblès, s'y ajoute le désir d'être fidèlement attendu. J'ai donc choisi d'appeler ce complexe, « complexe d'Ulysse ». Et cela d'autant plus, que L'Odyssée fut un livre qui marqua fortement son enfance et qu'il éprouvait une grande admiration pour la fidèle Pénélope.

2 C. G. Jung, *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, Librairie de l'université, Genève, Buchet-Chastel, Paris, 1953, p. 345.



EMMANUEL ROBLÈS.

Photo Ulf Andersen/GAMMA, Copyright Seuil.

pars pour... ». Quand on lui demandait à quoi il attribuait son goût des voyages, il répondait de façon évasive. Peut-être cela était-il dû à son héritage familial : il devait certainement partager avec son père, la même fascination pour les pays lointains, « la même nostalgie des ailleurs³ », et avoir dans les veines le sang de ses ancêtres andalous, qu'il se plaisait à imaginer conquistadors, descendants de quelque Cortès. Peut-être encore, comme il me l'écrit, en 1994, son désir d'exotisme et son enthousiasme pour la mer et les pays lointains avaient-ils été sollicités par son enfance au bord de la mer, à l'ambiance du port d'Oran, avec le va-et-vient des navires qui franchissaient le canal de Suez et le détroit de Gibraltar :

J'ai été Marius avant même celui de Pagnol et tous ces noms que je lisais portaient en eux une charge de poésie qu'ils gardent encore pour moi ! J'allais sur les quais avec mes amis voir ces bateaux qui arrivaient d'Indonésie, du Japon, de la Mer Noire... d'autres qui appareillaient pour Rio de Janeiro, Montevideo, Buenos-Aires, comme le « Mendoza » ou l'Ipanema » dont les départs me vidaient le cœur.

Et certainement par les nombreux récits de navigation et de voyages qu'il lisait avidement (l'Odyssée en a constitué le modèle. Les périples d'Ulysse, sa rencontre avec les divinités monstrueuses et les voluptueuses magiciennes l'ont fasciné) :

...La bibliothèque municipale, assez pauvre à l'époque, n'accordait qu'un prêt de deux ouvrages par semaine. Exceptionnellement j'étais autorisé (j'avais alors quatorze ans) à en emprunter cinq ! J'ai été passionné, entre autres, par Pierre Loti. Et aujourd'hui, si je ne le renie pas tout à fait, c'est qu'il reste lié à ce bonheur qu'il me donnait en mes jeunes années... Je suis même allé, en 1971, à Tahiti saluer son buste près du ruisseau, où il rejoignait, dit-on, la bonne reine Pomaré.

3 Il faut rappeler que le père d'Emmanuel Roblès, en quête d'un meilleur avenir et par « goût d'aventure », avait accepté de partir à Casablanca, travailler sur un chantier de construction. Malheureusement, il devait y mourir, victime d'une épidémie de typhus.

II. Fuite de soi et Fuite du temps

Pourtant parmi toutes ces raisons qu'il donne, une autre plus complexe, plus profonde, retient l'attention. Il explique dans *Saison violente*, roman autobiographique, que cette « nostalgie des ailleurs infinis », il la doit certes, à un besoin de liberté et d'espace : « franchir les murs », « courir librement à travers des espaces sans limites », « vagabonder sans fin sur des mers où rien ne meurt jamais » – le même « goût de l'infini » cher à Baudelaire – mais aussi, à une « soif d'unité⁴ » : trouver à « tous ces moi qui prolifèrent de façon anarchique » en [lui], un 'point de convergence', afin que « s'opère une concentration profonde⁵ ». Cette contradiction en soi doublée de l'angoisse de la mort qui le hante tant, fait naître l'incitation « à fuir, à se fuir », « à changer de lieu et d'entourage⁶ ». Voyage donc intérieur et extérieur à la fois :

J'ai fait le tour de la terre
Et j'ai fait en même temps
Le tour de moi-même⁷

La vie est certes un chemin, mais pour E. Roblès, il est circulaire. Tourner sur lui-même lui permet, tout en recommençant le même parcours, de ne pas se retourner sur le passé et de neutraliser ainsi le temps, qui laisse dans son sillage les regrets de ce qui fut et qui ne montre comme seul avenir que notre fin : « Ne te retourne pas la halte est inutile / tu ne verrais que landes et forêts effeuillées⁸ », recommande-t-il. En tournant,

5 *Saison violente*, op. cit., p. 161-162.

C. G. Jung, *Psychologie du transfert*, A. Michel, Paris, 1980, p. 96

« L'individuation suppose que l'on reconnaisse l'existence du centre conscient de la personnalité et qu'on s'accorde avec lui ». La coordination du moi et du soi réalise la totalité, malgré les blessures et les manques : « Il ne s'agit pas de tout avoir ni d'être tout, mais d'exister selon une structure où jouent les principes opposés : « ... Il existe un processus intérieur subjectif d'intégration, d'une part, et d'autre part, un processus objectif tout aussi indispensable de relation avec l'autre ».

6 E. Roblès, *Un Printemps d'Italie*, Paris, Seuil, 1970, p. 66.

7 E. Roblès, « Voyageur clandestin », poème, in *Des Chemins où l'on se perd*, Hommage à E. Roblès (1914-1995), *Carnet de l'exotisme*, le GREFIC, Université de Montpellier, n.5, janvier-juin 1997, p. 29.

8 E. Roblès, « La Rose de l'énigme », poème, in *Cristal des jours*, Paris, Seuil, 1990, p. 39.

donc en revenant sur ses pas, il « remonte le temps » et « exhume du terreau de l'oubli, les désirs et les joies⁹ », c'est-à-dire, l'enthousiasme nécessaire au recommencement qui exorcise la mort : « Lors le temps sera fermé sur nous et le présent en sera le centre éternel », écrit aussi Claudel. La conscience semble s'amorcer comme le déploiement d'une force conquérante pour finalement s'enfermer sur elle-même. Dans cet encerclement, Roblès installe un rempart entre le monde extérieur et son moi : il devient, nous dit-il, son « propre abri », « [sa] citadelle... une force qui se mobilise, se met en état de résistance contre les forces de démantèlement et de destruction qui peuvent à tout moment [l']assiéger de l'extérieur¹⁰ ». Etre dans le monde, parcourir le monde, oui, mais à l'abri du monde. Dans la conquête de l'espace, il se crée des limites et des créneaux.

Si, comme on le dit, « partir c'est mourir un peu », alors, chaque tour, chaque retour, doit pouvoir le ramener à la vie, comme le soleil, qui, sans cesse, paraît et disparaît, et jamais ne meurt. Même si dans « le miroir du temps se reflètent les châteaux écroulés », « les remparts éboulés », « les murs découronnés », « la vie roule et coule l'onde », et lui, sans cesse, part et revient. Le temps tourne ainsi en rond et lui sur lui-même.

III. La quête de la mère perdue

Comme tous les exilés en mal de pays, Roblès se dit et se veut citoyen du monde : « partir c'est aimer / Et s'unir à la terre¹¹ », écrit-il. Mais il semble que ce citoyen, tel « Ulysse qui vogue en Caravelles... / Et ne sait son retour¹² », ne se trouve bien nulle part, puisque sans cesse il se déplace et reste à chaque fois nostalgique de ce qu'il laisse derrière lui¹³. Ce qui devient capital au concept du voyage, chez E. Roblès, c'est de savoir que de l'autre côté de l'océan, une Pénélope l'attend, une « Pénélope dont les yeux, le cœur et la voix l'accompagnent », une « Pénélope sage », qui lui reste fidèle et qui, « dans ce monde qui meurt », se trouve être « son seul

9 « A Remonter le temps », poème, in *Cristal des jours*, op. cit., p. 43.

10 *Saison violente*, op. cit., p. 100.

11 *Cristal des jours*, op. cit., 23.

12 Nombreux sont les héros roblésiens qui, ont cette même « soif d'absolu » et qui espèrent trouver une liberté totale dans le voyage. Mais quand ils s'exilent et atteignent ces terres lointaines, ils éprouvent une grande nostalgie et n'ont qu'une hâte, revenir au pays.

13 « L'Adieu », poème, in *Des Chemins où l'on se perd*, op. cit., p. 30.

ancrage », son « rivage heureux¹⁴ ». Ce qu'il appréhende justement, c'est de trouver à son retour le quai vide, de « marcher seul dans le sentier » du jardin fané, ravagé par l'absence, de « gravir l'escalier / Vers une porte qu'[il] sait à jamais close¹⁵ », de pénétrer dans une demeure silencieuse, où les « murs n'ont plus d'échos » et où le reflet de celle qui ne l'a pas attendu s'efface dans les « miroirs ternis par l'ombre de l'oubli¹⁶ ».

Chaque absence devient ainsi une blessure, un « soc qui laboure [les]cœurs¹⁷ », un « bonheur éclaté », un « jour bris[é] »¹⁸. « Aux amants séparés », « le temps avare » ne semble plus avancer, et dans son lent égouttement se fait entendre « le chant gris de « l'attente / Et du cœur explore¹⁹ ». Séparé de celle qui l'attend, devant « Toujours la mer et toujours le silence », « Vers cet horizon qui s'épanche / Et ce soleil qui là-bas penche / Comme une tête de pendu²⁰ », il n'est plus qu'une « âme tendue » qui attend le retour.

Effectivement, Roblès part, et souvent, sur tous les continents, mais toujours avec au cœur le seul désir de revenir, et d'éprouver le bonheur d'avoir été attendu, d'avoir manqué à celle ou ceux qu'il aime²¹.

On ne s'étonnera pas alors, de trouver chez les héros de sa fiction, ce même bonheur de ne pas avoir été oublié pendant l'absence : Raphaël aime

14 « Ithaque », poème, in *Cristal des jours*, op. cit., p. 34.

15 « Je sais », poème, in *Cristal des jours*, op. cit., p. 36.

16 « Miroirs », in *Cristal des jours*, op. cit., p. 34.

17 *Cristal des jours*, op. cit., p. 23.

18 *Cristal des jours*, op. cit., p. 50

le train s'en va le jour se brise
Adieu d'un bonheur éclaté
Dans cette nuit de laine grise
Où l'âme perd toute clarté

19 « Les Amants séparés », poème, in *Cristal des jours*, op. cit., p. 25.

20 *Cristal des jours*, op. cit., p. 44.

21 Dans une de ses lettres datées du 30 avril 2001, la fille d'E. Roblès, Jacqueline, m'écrivait après lecture de cette analyse : « En général ma mère et moi connaissions la date approximative de son retour, si bien que nous restions à la maison dans l'attente d'un télégramme, d'un coup de téléphone. Il nous est arrivé d'aller plusieurs fois le même jour aux Invalides, pour ne pas rater l'arrivée des avions en provenance de telle ou telle destination. Ainsi il savait que nous l'attendions mais que nous restions dans l'incertitude de son retour. Et peut-être ce sentiment lui facilitait-il le retour : possibilité de s'attarder, de ne pas rentrer, mais tout en sachant que l'abri est prêt ».

les départs, mais ceux-ci ne lui donnent satisfaction que parce qu'il sait qu'au loin « quelqu'un le regrette vraiment ». Et de savoir qu'il y a un « être pour lequel il compte un peu et qui va attendre son retour », cela le « bouleverse au-delà de toute expression²² ». Même bouleversement chez Sainte-Rose, lorsqu'il sait que Marie l'attendra à la fin de la guerre : « Revenez Jacques! », lui dit-elle. Et pour bien s'assurer de ce qu'il vient d'entendre, pour jouir de ces deux mots, il lui demande de les répéter : « Dites-le, dites-le que vous souhaitez vraiment mon retour²³? ». C'est un tel bonheur pour lui qu'il la voit soudain inondée de lumière. Et lorsqu'il imagine Sandra, en attente dans sa garçonnière, « car elle l'attendait, il en était certain²⁴ », quelle grande joie il éprouve!

Dans son article « Liberté des Mers », Pierre Rivas écrit : « Certains voyagent pour rentrer à la maison, tel le fils prodigue; mais on ne trouve pas chez Roblès cette philosophie du voyage qui ne serait qu'un parcours qui ramène chez soi²⁵ ». Non. Roblès part avec la ferme intention de revenir, de retrouver ceux qui l'ont attendu, ceux qui l'ont regretté pendant son absence. L'assurance de cette fidélité, preuve évidente de l'amour, lui permet de renforcer son moi fragilisé par un complexe d'abandon.

Plusieurs événements tragiques ont en effet marqué la vie de l'auteur et peuvent expliquer la crainte de trouver au retour d'un voyage un quai vide, une maison déserte. Dans une de ses lettres, Emmanuel Roblès me raconte que sa mère, jeune femme alors enceinte, décide de partir d'Oran pour prendre le bateau et aller rejoindre son mari qui travaillait sur le chantier de l'hôpital militaire de Casablanca (« Les communications au Maroc, par voie terrestre étant alors contrariées par des guérillas »). Après une semaine de navigation, elle arrive enfin au port. Là, personne ne se trouve sur le quai pour l'attendre. Seule, perdue dans cette ville inconnue, elle ne sait où aller. Elle apprendra plus tard que son mari, atteint du typhus, est en train de mourir dans un lazaret où l'on isolait les malades. Ce qui l'a profondément bouleversé, me dit-il, ce fut d'imaginer sa mère sur le quai désert, où seule la mort était au rendez-vous. Il ne connaîtra donc jamais son père. Cette absence définitive, qu'il considérera comme un « abandon », va les condamner elle et lui à la pauvreté. Il va donc reporter toute son affection sur cette sage et fidèle Pénélope, ainsi la voit-il alors,

22 E. Roblès, *Travail d'Hommes*, seconde édition, Paris, Seuil, 1996, p. 54.

23 E. Roblès, *Un Printemps d'Italie*, Paris, Seuil, 1970, p. 217.

24 *Un Printemps d'Italie*, op. cit., p. 86.

25 *Des Chemins où l'on se perd*, op. cit., 56.

avec toujours l'angoisse de la voir disparaître à son tour. Tout comme son protagoniste de *Les Couteaux*, lui aussi, enfant, appréhendait les « longues soirées d'attente, lorsque [la mère] tardait à rentrer de son travail et qu'il restait à jouer dans la pénombre²⁶ » craignant tellement d'avoir été abandonné. N'est-ce pas alors, ce vieux souvenir d'enfance qui lui revient en mémoire, cette « même impression de tristesse sans remède », quand, en fin de parcours, alors que surgissent dans « les reflets du miroir du temps », « les bastions en ruines et les remparts éboulés », il se voit « allant » vers cette dernière destination, « sans toucher terre / Dans une angoisse d'enfant abandonné²⁷ » ?

Le remariage de sa mère sera une autre terrible expérience qui le laissera longtemps meurtri et amer, et accusera son complexe d'abandon. Dans cette soif d'idéalisme qui le caractérise, il croyait que, telle Pénélope, héroïne à laquelle il l'avait identifiée, elle resterait à jamais fidèle à la mémoire du mari disparu. Il se sent donc profondément trompé et trahi par cette décision d'introduire dans leur foyer un « étranger », comme il appellera toute sa vie ce beau-père. « La merveilleuse et tragique histoire d'amour dont il est le « fruit unique », devient ainsi « dérisoire²⁸ ». Il doit admettre qu'il est en train de perdre sa mère, et il ressent à ce moment-là, un « sentiment d'abandon pesant et insupportable », au point de se sentir « orphelin²⁹ ». Il le deviendra en effet, car il devra s'en aller, quitter le foyer familial pour laisser la place à ce « rival », qu'il détestera royalement, et à ses deux filles. Plus tard naîtront deux fils de cette nouvelle union. Emmanuel ne voudra jamais les voir.

Une autre anecdote, toujours en rapport avec le trauma de l'absence, m'a été racontée par sa fille, Madame Jacqueline Macek-Roblès. Elle m'écrit :

Un jour, après un voyage, il [E. Roblès] retourne chez sa mère et s'aperçoit qu'elle a distribué tous ses livres et vête-

26 E. Roblès, *Les Couteaux*, Paris, Seuil, 1956, p. 148.

Lorsque Natalia voit partir son mari, « elle éprouve une sensation affreuse d'étouffement et d'abandon » (p. 63). Et lorsque Mayen, seul dans sa prison, pense à Elena, qui l'a trahi, il « pleure tout bas comme pleurent les enfants abandonnés dans une maison noire » (p. 217). Alors que sa condamnation à mort approche, « il lui semble voir sur le quai des mains s'agiter », et lui, s'en aller, « seul sur un océan ténébreux sans rive » (249).

27 « Suite des miroirs », poème, in *Cristal des Jours*, op. cit., p. 14.

28 *Saison violente*, op. cit., p. 57.

29 *Saison violente*, op. cit., p. 30.

ments. Elle est incapable de lui fournir une explication autre que « c'est parce que tu n'en avais plus besoin ». Chaque fois, on sentait, lorsqu'il relatait cette histoire, l'incrédulité, l'incompréhension, la rage contenue et la tristesse. Il essayait de mettre cela sur le compte d'une certaine « primitivité » des sentiments, d'une étroitesse d'esprit, mais, visiblement, il n'arrivait pas à « digérer » un acte qui témoignait d'une sorte de rejet de la part de sa mère.

Bien des années après, E. Roblès raconte cette même anecdote dans *Un Printemps d'Italie*. Cette fois, ce n'est pas la mère, mais la belle-mère du héros qui, après son départ pour la guerre, « distribue à droite et à gauche ses livres, ses vêtements », comme si jamais plus il ne devait revenir³⁰ ». Il est intéressant de noter le glissement de la mère à la belle-mère, car seule une marâtre indifférente peut être capable d'une telle action. L'excuse qu'E. Roblès cherche à donner à cette fiction calquée sur sa propre expérience, toujours pour cacher la simple vérité qui l'accable – l'indifférence de sa mère à son égard – c'est une explication métaphysique : « Elle savait d'instinct que l'absence est déjà une image de mort³¹ ». Or, le souvenir de l'absent se perpétue par les objets qu'il laisse derrière lui. Se débarrasser de ses affaires personnelles, c'est effacer son existence; c'est le faire mourir à jamais; c'est se résigner à ne plus l'attendre. Voici pourquoi, Gersaint, héros de *La Remontée du fleuve*, après avoir trouvé le corps d'un jeune étudiant, pense à la mère de celui-ci, à son entrée dans la chambre, où « elle avait retrouvé des livres, des vêtements, des objets qui lui parlaient d'une présence disparue, d'un regard effacé, d'une voix à jamais éteinte. Tout ce bonheur englouti³²! ». Cette remarque se calque à n'en pas douter sur sa propre réaction et celle de sa femme, après le décès de leur jeune fils, mais il est également évident qu'elle surgit du souvenir d'un événement plus ancien et tout aussi douloureux, celui d'un retour où plus rien de lui ne subsistait, quand sa propre mère, dès son départ, s'était débarrassée de tout ce qui rappelait sa présence, son souvenir.

En compensation à cette indifférence maternelle envers lui, à laquelle se mêle le souvenir douloureux d'un quai désert à Casablanca, E. Roblès crée dans sa fiction, des héroïnes qui restent fidèles au souvenir de l'absent.

30 *Un Printemps d'Italie*, op. cit., p. 71.

31 *Ibid.*

32 E. Roblès, *La Remontée du fleuve*, Paris, Seuil, 1964, p. 33.

Toutes savent qu'il sera impossible de retenir l'homme qu'elles aiment, de l'empêcher de s'en aller vers ce « quelque chose d'autre à conquérir », mais, néanmoins, en dépit de la longueur de l'absence, elles l'attendront patiemment, pendant que lui, gardera au fond de son cœur, malgré la distance, l'image de celle qu'il espère retrouver à son retour.

Il semblerait donc que Roblès choisisse de partir et de laisser derrière lui celle ou ceux auxquels il est attaché, uniquement pour ne pas, lui, être abandonné. Ainsi peut-il juger, par le temps mis à l'attendre, de la profondeur de l'amour qu'on lui porte. Raison pour laquelle, comme le dit sa fille, il ne voulait donner la date exacte de son retour, sachant bien que chaque jour, sa femme et sa fille seraient sur les quais ou à l'aéroport à l'attendre. Et cette pensée le réconfortait.

Comme Goethe, Rilke, Stendhal, Maurois, Proust... Roblès a lui aussi poursuivi toute sa vie, au milieu du peuple des femmes, celle qui, pour des raisons mystérieuses, est la seule qui puisse l'émouvoir. Et ces raisons mystérieuses, et cette « recherche de ce quelque chose d'indéfini », de ce « mal qu'aucune tendresse ne peut soulager³³ », ne sont en fait que la persistance du souvenir maternel, « vierge sage, image de la femme idéale que chacun porte en soi³⁴ ».

Ce goût démesuré d'E. Roblès pour les voyages, auquel s'ajoute la peur d'être oublié pendant l'absence, semble bien être la manifestation d'un complexe issu de la répétition inconsciente de l'expérience de la séparation traumatisante d'avec le « paradis d'enfance englouti³⁵ », « quand la seule présence de la mère dissipait tous les doutes et ordonnait le monde³⁶ ». Chaque nouvelle destination peut donc la faire redécouvrir. Dans ce transfert, se retrouvent, à la fois, la fuite de la mère dans le désir de s'en libérer, mais aussi la nostalgie d'elle durant l'exil; elle reste attachée à la décision de retour. Il existe donc une tension entre l'attrait des réalités maternelles, le retour à « l'étable du bonheur », dit Saint-John Perse, et l'appel à la liberté conquérante, celle qui fait « revivre l'âme numide qui ne laisse pas mourir l'agitation des grands fauves ».

33 E. Roblès, *La Croisière*, Paris, Seuil, 1968, p. 58-59.

34 E. Roblès, *Le Vésuve*, Paris, Seuil, 1961, p. 46.

34 E. Roblès, *Le Vésuve*, Paris, Seuil, 1961, p. 46.

35 *Les Couteaux*, op. cit., p. 213.

36 *Les Couteaux*, op. cit., p. 80.

Mais vient un jour le Dernier Voyage, vers les brumes de l'Autre Rivage, sur le quai duquel personne, plus jamais, ne l'attendra :

Le crépuscule est descendu
Et je m'en vais dans la mouvance
Sans plus jamais être attendu³⁷.

37 E. Roblès, « l'Adieu », poème, in *Des Chemins où l'on se perd*, op. cit., p. 30.